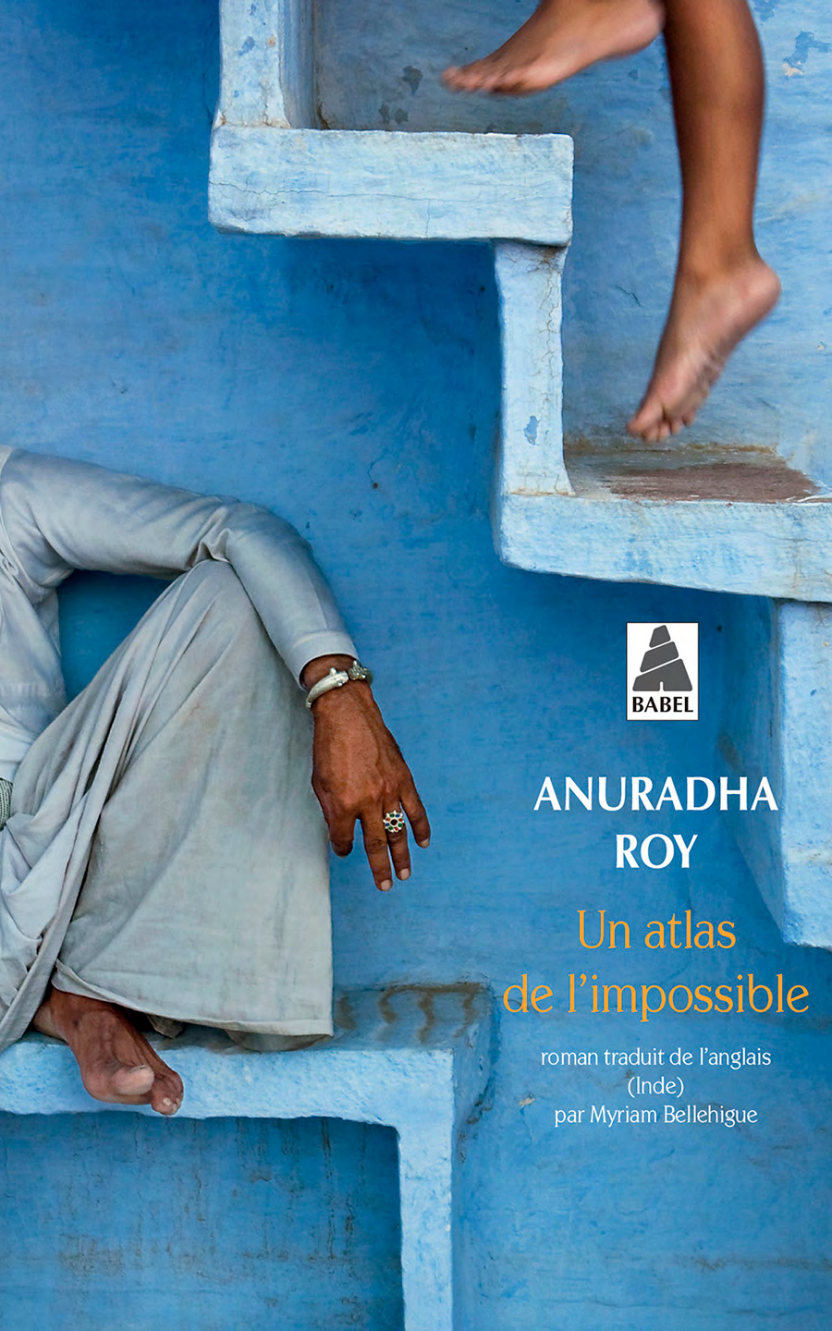

BABEL

ANURADHA ROY

Un atlas de l'impossible

roman traduit de l'anglais (Inde) par Myriam Bellehigue

DU MÊME AUTEUR

UN ATLAS DE L'IMPOSSIBLE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1674.
LES PLIS DE LA TERRE, Actes Sud, 2013.
SOUS LES LUNES DE JUPITER, Actes Sud, 2017.
TOUTES CES VIES JAMAIS VÉCUES, Actes Sud, 2020.

Titre original :
An Atlas of Impossible Longing
Éditeur original :
Christopher MacLehose Press
© Anuradha Roy, 2008
publié avec l'accord de MacLehose Press / Quercus
Publishing PLC, Londres

Photographie de couverture : © Steve McCurry / Magnum Photos

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13612-3

ANURADHA ROY

UN ATLAS DE L'IMPOSSIBLE

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

BABEL

Pour Baba*, toujours là.*

PROLOGUE

Sur la photo, la maison est cernée d'eau, l'eau d'un fleuve sépia qui s'assombrit, inoffensif.

La maison est une folie, une bâtisse de style romain dont les colonnes fuselées se dressent jusqu'à la voûte du toit. Sur les côtés, un bouquet de hauts palmiers inclinés semble chiffonner le ciel. En appuyant sur le déclencheur, on a figé les petits remous au pied des colonnes qui soutiennent la longue véranda.

Le fleuve tourne et vire ; avide de nouvelle terre, il dédaigne son ancien lit. Dans la petite ville – on dit ville mais ce ne sont en vérité que deux ou trois maisons de brique, des champs et quelques huttes de paille –, depuis des années, aussi loin qu'on s'en souvienne, on observe ce fleuve indécis devenu sujet de plaisanterie. Mais, à présent, on voit bien que l'audace du fleuve grandit. A chaque mousson, il s'approche de la maison et gagne plusieurs dizaines de centimètres ; ce ne sont plus les quelques millimètres qui passaient jusque-là inaperçus. Sur ma photo, le fleuve est encore loin, retenu par le mur du *ghat*[1] ; il clapote contre les

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 451.

marches glissantes qu'empruntaient les femmes pour aller se laver.

Puis, l'eau brune du fleuve de la photo se met à monter jusqu'à recouvrir les marches qui mènent à la maison, jusqu'à recouvrir la véranda. Elle monte et submerge les fenêtres. Je vois des gens nager derrière ces fenêtres englouties, prisonniers de pièces inondées comme dans une Atlantide abandonnée. Je regarde les palmiers s'écraser contre les ornements du toit. Tandis que la maison disparaît, le *bakul* en fleur sur le côté gauche de la photo se met à dériver, navire en partance pour un voyage sans fin.

Première partie

LA MAISON ENGLOUTIE

I

Au centre d'un cercle de huttes faites de terre et de paille, on avait allumé plusieurs feux ; dans la chaleur et la lumière de ces flammes, des tasses en feuilles de palmier remplies d'alcool passaient de main en main. Des hommes en pagnes et des femmes en saris avaient commencé à danser, leurs pieds nus soulevant de la poussière. Des volutes de fumée s'élevaient des marmites et se mêlaient à celles du tabac. Les bruits de la forêt étaient couverts par le son des tambours, les vibrations monotones d'un instrument à cordes et la puissance des chants.

Au milieu de cette agitation, un homme était immobile comme une statue, assis sur une chaise qui avait encore des accoudoirs mais plus de dossier. Il avait un visage fin, marqué par des rides d'expression. Ses cheveux bruns, lissés vers l'arrière, dégageaient un grand front. Son long nez faisait saillie sous des orbites profondes. Il avait passé la soirée à fumer la pipe et à tenir poliment une tasse d'alcool qu'il faisait semblant de siroter. Il portait une *kurta** et un *dhoti** d'un blanc austère, et son gilet noir rappelait la sévérité d'une robe d'avocat.

Les chants n'avaient pas l'air de le toucher. En revanche, il regardait fixement les danseurs : la fille en

sari rouge n'était-elle pas celle qui avait négligemment abandonné des paniers d'hibiscus sauvages dans un coin d'atelier à l'usine ? Et cet homme qui l'enlaçait n'était-il pas un des ramasseurs de miel ? C'était difficile à dire avec ces saris et ces *dhoti* tout neufs, ces fleurs dans les cheveux, ces perles qui dansaient à leurs cous, ce halo de lumière… L'homme se pencha un peu pour tenter de déterminer lesquels de ces visages luisants de sueur faisaient partie de sa petite équipe d'employés.

Celui qui était assis à ses côtés sur un tabouret lui donna un coup de coude dans les côtes. Il était vêtu d'un costume marron et ressemblait à un crapaud.

— Amulya *Babu*, c'est quelque chose, ces filles des tribus, hein ? Elles donnent même des idées aux hommes mariés depuis longtemps ! Et vous savez quoi ? Elles peuvent coucher avec qui elles veulent !

Il vida d'un trait sa tasse et passa la langue sur ses lèvres.

— Ouah, ça, c'est de l'alcool ! Je devrais en vendre dans mon magasin !

Un villageois au torse nu emplit de nouveau sa tasse et s'exclama :

— Venez danser avec nous, Cowasjee *Sahib* ! Amulya *Babu*, vous ne buvez rien ! C'est la première fois que nous invitons des étrangers à notre fête de la moisson. Et c'est bien parce que j'ai insisté. J'ai dit : Cowasjee *Sahib* et Amulya *Babu* nous donnent chaque jour notre galette et notre sel. Nous devons les remercier à notre humble manière !

A proximité, un grand homme musclé les écoutait ; il eut une moue de mépris lorsqu'il vit l'un des siens se

pencher vers les quatre ou cinq amis que Cowasjee avait amenés et remplir servilement leurs tasses. Au-delà du cercle de lumière, d'effluves et de bruit s'étendaient la forêt et ses ombres épaisses. Au loin, on entendit le meuglement plaintif et étouffé d'un buffle. Le rythme des tambours s'accéléra ; les filles se prirent par la taille et commencèrent à se balancer en cadence ; les hommes entamèrent une chanson :

Une jeune fille à la taille si fine
Que je peux l'enlacer d'une main
Descend puiser de l'eau,
En balançant des hanches.

Ma vie se consume de désir.
Rouge est mon lit.
Rouges mes couvertures.
Pendant ces mois de pluie et de bonheur,
Reste, reste auprès de moi.

Sans toi, je n'ai pas faim.
Sans toi, je n'ai pas soif.
Sans toi, je n'aurai goût à rien.
Reste auprès de moi pendant ces mois de pluie
Et de bonheur, reste, pour moi.

Une des jeunes femmes sortit du groupe de danseurs. Elle avait remarqué qu'Amulya avait l'air préoccupé et se demandait comment on pouvait être insensible à cette musique et ne rien boire. Elle s'approcha en souriant ; un sari orange enveloppait ses jeunes courbes, ses perles

et ses bracelets cliquetaient, les flammes éclairaient ses épaules nues. Quand elle se pencha vers Amulya, elle fut prise d'un léger vertige sous l'effet de l'alcool. Tandis qu'il essayait de l'esquiver, elle lui caressa la joue et demanda :

— Mon pauvre *Babuji*, vous pensez à quelqu'un ?

Elle se pencha un peu plus et lui murmura à l'oreille :

— Vous ne voulez pas danser ? Ça aide à oublier son chagrin.

Amulya leva les yeux ; son regard glissa sur ce visage enfantin encadré de cheveux frisés qui dégageaient une forte odeur d'huile sucrée pour se porter sur l'éclatante fleur pourpre qu'elle avait accrochée à son chignon. Au centre de la couronne violette, un cercle de pétales plus clairs et un coussinet d'étamines. *Passiflora*, évidemment. Oui, *Passiflora*, pas de doute. Mais quelle espèce exactement ?

Le regard légèrement embué par l'alcool, la jeune femme avait du mal à se concentrer ; elle remarqua pourtant que l'homme ne regardait que la fleur. Elle la décrocha et la lui tendit. Une large fossette creusa sa joue. Il y eut un nouveau roulement de tambours, on entama une nouvelle chanson et, dans un éclat de rire, elle fila retrouver ses amis ; elle se retourna une fois.

— Eh bien, Amulya *Babu*, on dirait que cette fille a un petit faible pour vous !

Cowasjee parlait fort en donnant des tapes sur la cuisse d'Amulya.

— Vous avez le droit de ne rien manger et de ne rien boire… Mais comment pouvez-vous dire non à une femme aussi sensuelle ? Allez danser avec elle ! C'est comme ça que l'on fait par ici !

Amulya se leva et s'écarta de Cowasjee.

— Je dois y aller, répondit-il sèchement. Il tenait la fleur dans sa main gauche. De la main droite, il cherchait son parapluie.

Amulya sentait bien qu'il détonnait. A son arrivée dans cette petite ville aux portes de la jungle, il avait essayé de s'intégrer à la vie sociale locale en se rendant à quelques soirées. Les notables de Songarh avaient eux aussi fondé quelque espoir sur cet homme qui venait d'une grande ville : il s'agissait peut-être d'un dandy plein de répartie, qui aurait des tas d'histoires et de ragots à raconter, très au fait des dernières modes… Il viendrait pimenter leur terne routine de province. Amulya avait reçu de nombreuses invitations enthousiastes.

Lors de ces soirées, il commençait par décliner whisky et cocktail au gin ; il ne participait que très peu à la conversation et attendait la fin du repas puis la fin de la soirée. Assez rapidement, il comprit que sa présence à ce genre de dîners n'avait aucun sens. Etait-ce vraiment ainsi qu'il parviendrait à être accepté comme un des leurs alors que tout dans son comportement laissait transparaître qu'il n'avait pas envie d'être là ?

Il avait cru que la fête organisée par les villageois qui travaillaient pour lui serait différente. Pour une fois, il avait eu envie d'y aller. Il ne connaissait ces gens que dans un contexte de travail… Comment faisaient-ils la fête ? A quoi ressemblaient leurs maisons ? C'était une occasion à ne pas manquer. Cowasjee, dont la grossièreté habituelle semblait décuplée par la présence de filles aux épaules dénudées, lui avait pourtant assuré que ce serait une soirée comme les autres.

Amulya chercha à qui il pouvait adresser ses remerciements mais tout le monde était soit accroupi en train de boire, soit en train de danser, chacun dans sa bulle de plaisir solitaire. Le rythme des tambours s'était emballé, l'instrument à cordes avait du mal à suivre. Où était son parapluie ? Et sa sacoche ? Est-ce que son *tonga** l'attendait ainsi qu'il l'avait demandé ? Y avait-il seulement une seule personne à peu près sobre qui puisse l'éclairer jusqu'au *tonga* ?

— Allons, allons, asseyez-vous, Amulya *Babu*, dit Cowasjee en tirant sur la manche d'Amulya. Vous ne pouvez pas partir sans avoir dîné. Ils vont croire que leur nourriture est trop modeste pour vous et ils vont se vexer. La soirée ne fait que commencer. Nous avons plein d'histoires à nous raconter. Vous connaissez celle-ci ?

Cowasjee gloussa en pensant déjà à la chute.

Amulya, contrarié, se rassit bien malgré lui. Au milieu de rires en cascade, il se força à esquisser un sourire quand il apprit pourquoi les deux orifices d'une femme ne dégageaient pas la même odeur en dépit de leur proximité.

— C'est comme la différence entre le darjeeling et l'assam ! s'exclama l'un des camarades de Cowasjee. Ils poussent tous les deux dans les montagnes de l'Est de l'Inde mais leurs arômes n'ont rien à voir !

Un troisième homme intervint :

— Mais non, imbécile ! Dis plutôt que l'un pue comme une bouche d'égout alors que l'autre a tout d'une canalisation d'eaux usées !

Ils se donnèrent un petit coup de coude et montrèrent du doigt les jeunes femmes qui dansaient près du feu.

— Elle est pour toi, ricana l'un d'entre eux. Et si on l'emmenait à la maison histoire de vérifier la théorie assam-darjeeling ?

Le grand villageois robuste sortit de l'ombre, le poing serré sur une longue canne en bambou. En deux enjambées, il se dressait devant eux, brandissant son arme. Cowasjee se fit tout petit sur son siège. L'hôte obséquieux comprit le danger et s'approcha lui aussi à toute allure. Il dit quelque chose au joueur de tambour et à une femme qui s'affairait autour d'une des marmites. Les tambours se turent brusquement. Les danseurs, surpris, interrompirent leur danse en plein milieu et la femme lança :

— On va manger avant que le poulet ne s'échappe du riz !

On entendait encore l'instrument à cordes : le musicien, en transe, n'arrivait pas à s'arrêter. L'homme à la canne de bambou recula ; impassible, il ne quittait pas Cowasjee des yeux.

Loin de là, il semblait à Kananbala que le son étouffé des tambours résonnait comme une pulsation dans la nuit. Encore une nuit d'attente. A neuf heures et demie, la voiture du voisin. Un claquement de portière. Des ordres lancés en direction du gardien. Dix heures. Le ronronnement de la pendule faisant le plein d'énergie avant d'égrener lentement ses dix coups. Le craquement des arbres. Le croassement d'un corbeau solitaire perturbé par le clair de lune. Une rafale de vent, un claquement de porte. Dix heures et demie. Le hululement alterné des chouettes, les cris des renards un peu plus loin. Puis, un

bruit de sabots : d'abord sourd, de plus en plus clair et enfin accompagné d'un bruit de roues et d'un claquement de fouet. Les injures d'un conducteur de *tonga*. La voix d'Amulya : "C'est bon, nous y sommes." Trop forte, cette voix.

Kananbala posa son exemplaire usé du *Ramayana* et se dirigea vers la fenêtre. Son mari, courbé, tentait de s'extraire du *tonga* dont la capote était trop basse pour lui. Elle se retourna, regagna son lit et reprit le *Ramayana*. Quand Amulya entra dans la chambre et se mit à chercher ses sandales, elle ne lui dit pas qu'elle les avait glissées sous la table. Quand il lui demanda : "As-tu mangé ?", elle fit semblant d'être absorbée dans son livre. Quand il lui demanda : "Est-ce que les enfants sont couchés ?", elle répondit : "Evidemment ! Tu as vu l'heure qu'il est ?"

— Ils ont servi le dîner à dix heures seulement. Ils ne voulaient pas que je parte sans avoir mangé. Que voulais-tu que je fasse ?

— Rien, répliqua Kananbala. Je sais bien que…

Elle s'interrompit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi donc ? Ah, ça ? Une fleur.

Amulya était en train d'enlever sa *kurta* par la tête et sa voix était assourdie. Sous son maillot de corps, elle devinait ses côtes et son ventre rentré. Elle regarda à nouveau la fleur violet foncé, flétrie. Il l'avait posée sous la lampe, près du lit, et Kananbala remarqua un long cheveu brun collé à la tige poisseuse ainsi éclairée.

— Je sais bien que c'est une fleur, dit-elle. Pourquoi l'as-tu rapportée à la maison ?

— Je voulais juste l'identifier, dit-il en sortant de la pièce.

Elle lui avait souvent posé les mêmes questions : y avait-il des femmes dans les soirées où il allait ? La maîtresse de maison ? Des amies à elle ou bien des femmes de sa famille ? Pourquoi ne l'emmenait-il jamais elle, Kananbala ? Toujours, il riait d'un air condescendant ou bien il répliquait, exaspéré : "Je n'ai jamais rencontré de femmes à ces soirées, et ce n'est pas mon but." Et aujourd'hui, cette fête au village… elle n'aurait pas pu y aller ? Si elle avait fait partie de cette tribu, elle n'aurait pas eu besoin de demander la permission à un homme.

Amulya rapporta dans la chambre un grand livre relié. Il s'assit près de la lampe, ouvrit le livre puis enfila ses lunettes cerclées de noir. Il tenait la fleur dans une main et, de l'autre, il tournait les pages. Il regardait alternativement le livre et la fleur et marmonnait :

— *Passiflora*, bien sûr… Mais *Passiflora incarnata* ? Je n'ai jamais vu cette espèce grimpante à Songarh.

Kananbala se retourna, cala sa tête contre l'oreiller et ferma les yeux. Elle l'entendait feuilleter le livre et faire des commentaires indistincts. Elle fut prise d'une soudaine et folle envie de piétiner ses lunettes, de les réduire en miettes.

Amulya posa la fleur à côté du dessin.

— *Incarnata*, oui, *incarnata*, c'est bien ça. Roxburgh a forcément raison.

En arrivant à Songarh aux environs de 1907, Amulya avait découvert une ville gagnée sur la forêt et sur la

pierre, probablement un siècle plus tôt. Elle était perchée sur un plateau rocheux au bout duquel on distinguait – on les voyait aussi de la maison – une bande de forêt sombre et, au-delà, des collines aux ombres irrégulières et bleutées. Plus loin, on discernait les ruines d'une construction médiévale : c'était le fort, le *garh* qui avait donné son nom à la ville. Il n'en restait que quelques murs et une tour de guet surmontée d'un dôme, mais cela suffisait à nourrir les rêveries d'Amulya. Il y avait devant le fort un bassin peu profond dont les bordures étaient incrustées de pierres. A l'arrière, le lit d'une ancienne rivière asséchée séparait le fort de la forêt et des collines. Certains disaient que l'on découvrirait un jour toute une cité ensevelie autour de ce fort. D'autres affirmaient que, dans le passé, Songarh avait été un centre d'enseignement du bouddhisme et que le Bouddha en personne s'était assis au pied d'un arbre lors d'un de ses voyages. Quand il avait visité le fort pour la première fois, Amulya avait effectivement repéré un vieux banian dont les racines aériennes formaient un enchevêtrement couleur de pierre. Le tronc principal portait un nœud qui, quand on le regardait sous un certain angle, ressemblait au visage d'un homme en méditation.

Quand la famille d'Amulya s'était installée, Songarh n'était plus un centre spirituel mais la découverte de gisements de mica par les géologues de Sa Majesté avait suscité un regain d'intérêt pour l'endroit. Un peu plus loin, le sous-sol de la forêt recélait même une ressource plus lucrative encore : du charbon. Une minuscule colonie britannique s'était donc établie parmi les parcelles irrégulières de millet et de verdure, qui supervisait les

mines de charbon et les filons de mica plus proches. Le climat de Songarh était sain ; en hiver, il fallait même faire du feu car les températures chutaient. Rapidement, un quartier blanc s'était développé près du fort et les quelques personnes responsables des mines y formaient un cercle très fermé.

Avec le temps, Songarh avait vu apparaître une rue principale et quelques magasins. L'un des tout premiers, Finlay, était tenu par un parsi débrouillard qui s'employait à satisfaire les besoins des expatriés en produits exotiques : café, fruits, poisson en boîte, dentelle et lingerie, mélasse, graisse de rognon, cigarettes et fromage. Les Indiens entraient dans la boutique pour y acheter du tissu et des boutons, des médicaments et des cosmétiques ; ils en ressortaient avec des oreillons de pêche au sirop dont ils ne savaient trop que faire.

La forêt était aux aguets. Tout le monde savait qu'elle abritait des léopards dans ses profondeurs inexplorées. Des tigres et des chacals s'abreuvaient ensemble à des ruisselets qui coulaient parmi des galets gris et marron. Des vaches et des chèvres disparaissaient, parfois même des chiens. Il était inutile de chercher une quelconque dépouille. Jusqu'à l'ouverture des mines et l'arrivée d'ouvriers en nombre qui avaient créé un sentiment de sécurité, personne à Songarh n'aurait eu l'imprudence de s'aventurer sur ces terres inconnues, vert sombre et sauvages, qui s'ouvraient aux portes de la ville, s'étendaient sur des kilomètres et ne prenaient fin que là où les mines de charbon avaient été creusées.

La forêt demeurait le domaine de tribus dont les membres étaient reconnaissables à leur peau foncée et

brillante comme la surface de pierres mouillées, à leurs corps droits et secs. Les femmes ornaient leurs cheveux noirs de fleurs à pétales dentelés. Ils étaient pauvres, beaucoup avaient l'air affamés. Pourtant, ils sortaient rarement de la forêt, et toujours en groupe. Certains avaient été expulsés vers la ville lorsque les mines avaient englouti des pans entiers de leur territoire. Ils vivaient dans des cabanes de fortune et effectuaient toutes sortes de tâches. Amulya en employait beaucoup.

Il avait entendu parler de Songarh à Calcutta ; il était venu y faire un tour, s'était promené dans la petite ville et la campagne environnante. Il avait accueilli la certitude qu'il vivrait là comme une bénédiction. Parfois, certaines personnes vous parlent avant même d'avoir prononcé un seul mot et un lien fort se noue avec elles, aussi tangible qu'un contact physique. C'est ce qu'Amulya avait ressenti pour Songarh. Il savait que, s'il se détournait d'elle à ce moment-là, il ne cesserait d'y penser en ayant toujours l'impression de mener une existence bancale.

A Songarh, parmi ceux dont il ne parlait pas la langue, il avait monté sa petite fabrique de médicaments et de parfums tirés d'herbes, de fleurs et de plantes. Les habitants de la forêt savaient où trouver des hibiscus sauvages dont on faisait une huile rouge et fragrante, des belles-de-nuit dont on extrayait les essences, de minuscules herbes à partir desquelles on concoctait une pâte verte et malodorante capable de faire mûrir les comédons les plus tenaces en une nuit. Avec une détermination dont il ne soupçonnait pas l'existence, Amulya avait appris la langue des Santals* ainsi que le hindi ; il en sut bientôt autant qu'eux sur leurs plantes et il diversifia ses produits.

Depuis Calcutta, sa famille l'observait avec un mélange de surprise, d'amusement et d'irritation. Il n'avait rien fait dont il ait à rougir. Pourquoi donc cet exil qu'il s'infligeait à lui-même ? Pourquoi quitter une métropole pour un coin perdu ? Calcutta n'offrait-elle pas tout ce dont un homme comme lui avait besoin ? On percevait bien sous le vernis de leurs discussions qu'ils interprétaient ce départ comme une forme de mépris envers leurs propres vies ; Amulya redessinait un schéma établi depuis longtemps.

La maison qu'Amulya avait fait bâtir ne passait pas inaperçue : c'était une imposante maison de ville, aux nombreuses ouvertures, érigée au milieu de friches et de champs pratiquement dépourvus de toute autre construction à cette époque-là. Il en avait dessiné les plans avec un architecte anglo-indien formé à Glasgow et elle semblait offrir un judicieux mélange d'Occident et d'Orient. Elle était orientée au sud, l'arrière de la maison donnant sur la route. La façade sud devait comporter de longues vérandas, la façade nord plusieurs rangées de fenêtres. A l'ouest, ils avaient prévu des balcons et des terrasses pour laisser entrer la lumière du soleil couchant. Ces balcons surplomberaient une cour intérieure jouxtant la cuisine au rez-de-chaussée. Côtés sud et ouest, on aménagerait un jardin d'arbres, d'arbustes et de fleurs. Plutôt qu'un nom grandiloquent, Amulya avait préféré donner à sa maison un numéro et, alors qu'il n'y avait sur cette route qu'une seule autre demeure, il avait planté un panneau sur la parcelle encore vide, qui indiquait en

grosses lettres noires : “3, Dulganj Road” – le chiffre 3 pour lui et ses deux fils.

C’était une grande maison, “une maison qui pourra accueillir une famille nombreuse”, avait dit l’architecte d’un air satisfait quand il avait achevé les plans. Pourtant, une fois ces plans convertis en briques et en plâtre, cette bâtisse était demeurée impénétrable en dépit de toutes ses fenêtres et de tous ses balcons. Personne n’aurait eu l’idée de se présenter à l’improviste au 3, Dulganj Road en disant : “On avait envie de venir vous dire bonjour.” L’alignement de volets fermés, côté route, semblait signifier aux visiteurs que l’on préférait leur dire au revoir depuis l’étage plutôt que de les faire entrer.

De l’autre côté se dressait la seule autre habitation des alentours. C’était un des bungalows construits par la compagnie minière pour ses administrateurs. Sur le portail, on pouvait lire : Digby Barnum. On ne voyait M. Barnum que rarement. Chaque matin, à l’abri d’une porte cochère, il montait dans une voiture qui l’emmenait sur son lieu de travail. Il quittait la maison à neuf heures et demie précises et ne regardait jamais sur les côtés tandis que la voiture passait lentement la grille et s’éloignait. Personne dans le voisinage n’avait croisé son regard.

Amulya avait vu Barnum pour la première fois alors qu’il venait d’arriver à Songarh et qu’il passait son temps en plein soleil, à surveiller le chantier de sa propre maison. Un jour, la voiture de Barnum avait toussoté en démarrant sous le portique pour finalement caler à quelques mètres à peine de l’entrée. Amulya attendait une livraison sur la route. Il avait vu un homme ouvrir une portière

et sortir en proférant des injures en anglais. “Bordel de merde !” criait Barnum en donnant des coups de pied dans le capot. Puis, mains jointes, il avait changé de tactique : “Allez, bougre de tacot, un petit effort…” Sous l’éclatant soleil matinal, sa peau rougissait rapidement. Des mèches de cheveux collaient à son crâne chauve comme autant de bandelettes humides. Il avait les joues en feu et des bourrelets rose vif plissaient son cou.

Amulya avait tourné la tête malgré son envie d’observer la scène.

Le chauffeur avait disparu derrière le capot tandis que Barnum essayait de mettre le contact. La voiture ne voulait pas démarrer. Le chauffeur s’était alors mis à tourner une manivelle glissée sous l’avant du véhicule pendant que Barnum appuyait rageusement sur l’accélérateur. La voiture avait émis quelques ronflements rauques mais cela n’avait rien donné.

Barnum était ressorti de la voiture et scrutait la route déserte d’un air inquiet. Il continuait d’ignorer la présence d’Amulya. Ce dernier savait que les bureaux de la mine se situaient à plusieurs kilomètres de là, de l’autre côté de la ville ; il souriait intérieurement.

Un bruit avait brusquement attiré l’attention de Barnum.

Un bruit de sabots, assourdi. Mais des sabots, sans aucun doute.

Amulya avait regardé furtivement le visage plein d’espoir de Barnum, puis s’était réjoui de le voir bien évidemment se décomposer lorsqu’il avait compris que ce claquement ne provenait pas d’un *tonga* mais d’une charrette branlante chargée de briques. Barnum avait patienté

pendant que les ouvriers défaisaient lentement le chargement en pleine chaleur, tentant de faire passer leur paresse pour une forme d'application. Le chauffeur avait arrêté de tourner la manivelle ; il attendait, les épaules affaissées, à l'ombre d'une flamboyante bougainvillée.

Barnum s'était précipité dans sa maison pour réapparaître aussitôt. Il ne regardait toujours pas Amulya mais dévisageait d'un air rageur les ouvriers, qui prenaient leur temps, et le cheval efflanqué qui soufflait bruyamment dans une musette. Le tintement lointain et tranquille d'une cloche de vache contrastait avec la hargne et l'exaspération de Barnum. *"Juldi karo"*, avait-il lancé aux ouvriers. "Dépêchez-vous, gros feignants. Videz-moi cette espèce de vieille guimbarde à deux sous, *juldi karo*."

Ils avaient fini par tout décharger puis s'étaient détournés. Assis sur des bouts de murs en construction, ils avaient allumé une cigarette et poussaient des soupirs d'épuisement. Contrairement à son habitude, Amulya n'avait pas relevé leur comédie, tout absorbé qu'il était par le spectacle du corpulent Barnum essayant de se hisser à l'arrière du chariot fermé sur trois côtés. Il avait dû s'asseoir dans la poussière, sur le plateau où l'on avait transporté les briques, dos au conducteur. Son pantalon et ses chaussures lustrées dépassaient de la carriole. Il était tourné vers Amulya et les ouvriers mais il évitait de les regarder. La charrette avait doucement repris le chemin de la ville.

Quelques jours plus tard, alors qu'on creusait un puits dans ce qui deviendrait le jardin d'Amulya, un domestique de Barnum s'était approché et avait hurlé

par-dessus le fracas des coups de marteau et les chants que les ouvriers avaient entonnés en chœur pour rythmer leur travail :

— *Sahib* dit que c'est interdit !

— Comment ?

Amulya n'avait pas compris à cause du vacarme. Il avait crié en direction des ouvriers :

— Stop ! Arrêtez !

— *Sahib* dit pas de bruit l'après-midi. Il rentre à la maison pour déjeuner et faire la sieste. Pas de bruit entre une heure et quatre heures.

Arborant un air d'autorité emprunté à ses maîtres britanniques, le domestique avait jeté un dernier coup d'œil à Amulya puis avait disparu avant même que celui-ci ait pu réagir. Amulya bouillonnait de rage, impuissant face à ce serviteur qui avait tourné les talons, sachant qu'il lui faudrait s'exécuter.

Quand ils s'étaient enfin installés dans leur nouvelle maison et que Kananbala avait demandé s'il n'était pas impoli de ne pas aller saluer les voisins, au moins une fois, Amulya avait sèchement répliqué : "Inutile. Quelle idée ! Tu as oublié qu'ils sont britanniques ? A leurs yeux, nous ne sommes que de grossiers sauvages."

Amulya était le seul Indien à s'être établi dans une zone encore déserte, tout près des maisons de mineurs et des tanières de renards, loin de l'agitation du marché principal, des tambours de Ram Navami, des discours et des tam-tam des patriotes, des appels nasillards du muezzin, des coups de trompette discordants qui accompagnaient les cortèges de mariage, des feux d'artifice pétaradants au moment de Diwali. A l'usine, il entendait ces

bruits à longueur de journée. Chaque soir, à bord du *tonga* bringuebalant qui le ramenait chez lui, il attendait cet instant magique où le tumulte de la ville s'estompait pour laisser place à l'obscurité des arbres assortie d'une quiétude que troublaient seulement quelques cris de la forêt et des chants d'oiseaux au crépuscule.

Pourtant, au fil des mois, des ombres étaient venues ternir ce paisible bonheur. Amulya avait fini par reconnaître qu'on le considérait toujours comme un étranger chez lui, à Dulganj Road, et, si ce statut d'étranger convenait finalement assez bien à son désir de solitude, il savait que, pour sa femme, c'était une tout autre histoire.

Ce silence, synonyme de contentement pour Amulya, étouffait Kananbala sous une cloche de verre qui lui paraissait impossible à soulever. Dès le début, elle avait tout détesté : la grande maison aux pièces vides qui résonnaient, l'énorme jardin foisonnant où bruissaient les feuilles et où des fruits inconnus s'écrasaient lourdement sur l'herbe, les rares visites, l'absence de spectacles et de fêtes. On entendait uniquement des cloches de vache, parfois des sabots de cheval, les lointains tambours fantomatiques des tribus, le coassement de centaines de grenouilles après la pluie et, la nuit, des sons mystérieux en provenance de la forêt. A Calcutta, sa maison d'enfance à l'architecture chaotique était pleine de frères et de sœurs, d'oncles et de tantes, si bien qu'il était toujours possible de discuter avec quelqu'un. Le lieu résonnait d'éclats de rire réconfortants, de bavardages, de bruits d'ustensiles

de cuisine, de disputes entre belles-sœurs, de klaxons de rickshaws, de la clameur distante du bazar, de cris de vendeurs, des murmures d'un vieil orfèvre qui se présentait à la porte l'après-midi avec ses boîtes de babioles et sa petite balance de pesée en argent.

Durant les premiers mois à Songarh, le calme était tel que Kananbala s'entendait respirer, de même qu'elle entendait les gouttes de sueur glisser le long de ses joues, les feuilles tomber, les fleurs s'ouvrir… De façon inattendue, ce grouillant silence l'avait rendue particulièrement volubile.

Cependant, elle n'avait personne à qui parler. Pratiquement tous ses voisins étaient britanniques, et, même s'il y avait eu des Indiens, Kananbala, qui ne parlait que le bengali, aurait eu du mal à communiquer. Trois domestiques bengalis les avaient suivis de Calcutta, dont une femme qui lui massait la tête à l'heure de la sieste tandis que Kananbala soliloquait. Mais, un jour, elle avait surpris la servante et le jardinier en train de se moquer d'elle à propos d'une histoire qu'elle avait racontée. Par la suite, elle attendait donc le retour d'Amulya pour parler. Dès qu'il franchissait la grille, elle dévalait l'escalier et ordonnait aux serviteurs de préparer du thé ; puis elle se précipitait dans le jardin et déversait son flot de questions : "Comment s'est passée ta journée ? Est-ce que la famille a écrit ? Sais-tu ce qu'on va manger ce soir ? Et sais-tu ce que Gouranga a dit à Anubha aujourd'hui pendant qu'elle faisait la lessive ?"

Un jour, Amulya, exaspéré, l'avait sèchement interrompue : "Laisse-moi tranquille, tu veux ! Fiche-moi la paix deux minutes !"

Ce soir-là, alors qu'il lui caressait les cheveux et l'attirait vers lui, il semblait avoir oublié ce qu'il lui avait dit. Elle pas. Elle avait légèrement détourné le visage pour éviter son baiser. En entendant ce "Fiche-moi la paix !", elle avait senti quelque chose en elle frémir, se nouer et se défaire. Le lendemain, elle s'était repliée sur elle-même, transformée, assaillie de pensées qu'elle ne pouvait même pas articuler. Dans la tranquillité de l'après-midi, elle avait retrouvé les clés de son ancienne maison de Calcutta, qu'elle conservait à la fois par espoir et par attachement. En les serrant dans sa main, elle s'était approchée du puits, avait inspiré lentement et les avait jetées dans les profondeurs obscures.

Après cet incident, les années s'étaient écoulées plus vite. Leur fils aîné, Kamal, s'était marié ; Nirmal, le cadet, avait franchi la délicate frontière qui sépare l'enfance de l'âge adulte. Kananbala était une femme d'âge mûr dont la frêle silhouette s'était alourdie avec le temps. On aurait pu croire qu'elle avait atteint l'âge de la plénitude. Et pourtant, quelque vingt ans après leur installation à Songarh, son ancienne volubilité menaçait de l'assaillir à nouveau et de détruire les barricades que Kananbala avait dressées afin de la contenir.

Amulya restait de plus en plus tard à l'usine. Il partait tôt le matin et rentrait bien après le coucher du soleil. Il invoquait avec hargne la concurrence acharnée des rivaux. Il suffisait d'un léger fléchissement dans l'approvisionnement des magasins pour que quelqu'un d'autre prenne sa place.

— Je sais bien, lui dit un soir Kananbala alors qu'ils étaient déjà couchés. Mais tu ne pourrais pas essayer de rentrer un peu plus tôt ?

— Allons, Kanan, ne sois pas ridicule. Je ne traîne pas à l'usine pour le plaisir, j'ai du travail. Quand il s'agira d'envoyer à ta famille vingt-cinq nouveaux saris pour la prochaine fête, d'où viendra l'argent ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, bredouilla-t-elle. Je me souviens seulement que, lorsque nous sommes arrivés ici, tu rentrais et nous buvions un thé, près de la fenêtre…

— C'était il y a vingt ans, lui répondit Amulya en se tournant sur le côté. L'usine était plus petite, il y avait moins de travail.

— La maison est tellement vide. Nirmal est en cours, Kamal travaille avec toi toute la journée… Cela dit, les garçons ne sont jamais d'une très grande compagnie pour une mère.

Elle soupira.

— J'aurais voulu avoir une fille.

La tête dans l'oreiller, Amulya répliqua :

— Si tu avais une fille, elle serait près de son mari et pas en train de te donner la main. Pourquoi ne discutes-tu pas avec ta belle-fille ? Manjula est très bavarde.

— Ce n'est pas la même chose.

Elle attendit une réponse puis, rassemblant tout son courage, elle ajouta sur un ton aussi assuré que possible :

— J'aimais mieux Calcutta. Ma famille était tout près, la maison toujours pleine de vie…

Elle s'interrompit, la voix de nouveau troublée par l'hésitation. Amulya sourit.

— Si on te laissait décider, il n'y aurait pas d'Amérique ni d'Australie. Personne ne s'embarquerait jamais pour de nouveaux horizons. Tout le monde passerait sa vie blotti dans le giron de sa mère. Tu verras, dans quelques années, les gens de ta chère ville de Calcutta arriveront ici en masse.

Amulya s'enfonça sous la couverture ; il respirait l'air frais de la nuit tout en remuant ses orteils à présent réchauffés.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé mon avis avant de déménager ? poursuivit Kananbala dans un souffle. Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé mon avis à propos de cette maison ? J'aurais aimé vivre plus près des miens. Tu n'y as jamais pensé ?

Même si Kananbala avait déjà dit tout cela à de multiples reprises dans le passé, elle ne pouvait s'empêcher de le répéter.

— Tu dors ? murmura-t-elle dans l'obscurité. Tu as entendu la chouette ?

Elle obtint pour toute réponse un léger ronflement suivi d'un sifflement.

La nuit n'était que craquements et frémissements. Le bref glapissement d'un renard lui parvint dans un courant d'air frais. D'autres renards répondirent à cet appel ; à travers les bois et les champs, les cris se multiplièrent jusqu'à enserrer la maison de cercles de sons. Les renards étaient devenus les compagnons de ses longues nuits d'insomnie. Elle se souvenait que, lorsque Amulya avait déclaré son intention d'aller vivre à Songarh, personne ne l'avait pris au sérieux. Le père de Kananbala s'était moqué de lui : "Eh bien, là-bas, vous n'entendrez que les renards."

Pas seulement les renards, aurait-elle pu expliquer à son père des années plus tard. Dans la solitude de ses nuits sans sommeil, elle avait souvent regardé par la fenêtre, scrutant l'obscurité et tendant l'oreille pour percevoir ce qu'elle croyait être le rugissement d'un lion.

Ce rugissement était un secret qu'elle ne pouvait partager avec personne. Les autres dormaient sans savoir que la jungle veillait et palpitait. Elle avait parfois l'impression de regarder la maison depuis l'extérieur : elle l'observait de loin, tel un chacal impassible ; ou bien elle s'approchait des fenêtres à la manière d'une chouette et voyait son mari étendu en travers du matelas, Kamal et sa femme, Manjula, enlacés dans un coin de leur lit double et, tout là-haut, dans une chambre donnant sur une terrasse, Nirmal qui dormait, bouche ouverte ; il avait caché ses cigarettes au fond d'un tiroir, là où personne ne les trouverait, pensait-il. Elle s'attardait un peu devant cette dernière fenêtre puis elle s'envolait et s'éloignait de la maison en quelques vigoureux battements d'ailes.

Un jour, elle disparaîtrait parmi les arbres. Oui, elle disparaîtrait. On ne la reverrait plus jamais.

— Je me sens si seule ici, murmura Kananbala dans le noir.

Gênée par le son de sa propre voix, elle se tourna vers la grande fenêtre près du lit : un *neem** se détachait dans le clair de lune ; ses contours étaient un peu flous à travers la moustiquaire.

C'était le début de l'été 1927. Comme à son habitude, Amulya s'était levé à quatre heures et demie et était

allé faire un petit tour dans la pénombre avant que les autres ne se réveillent. A Songarh, il avait toujours été très matinal alors que, à Calcutta, il avait toujours eu beaucoup de mal à sortir du lit. C'était le moment de la journée où il lui semblait que la forêt, la fraîcheur et le ciel pourpre n'existaient que pour lui. Il observa le renflement des collines au loin, derrière les ruines. C'était d'abord une masse ténébreuse dont la crête révélait peu à peu les cimes d'arbres sombres aux premières lueurs de l'aube. Certains jours, ce renflement lui faisait penser à la dépouille d'un animal préhistorique que lui seul percevait. Alors que le ciel s'éclaircissait davantage encore, il retourna vers la maison où l'attendaient une tasse de thé clair fumante et deux toasts beurrés. A huit heures et demie, il quitta la maison à bord d'un *tonga* tiré par un cheval. Il arrivait toujours en premier pour vérifier les comptes et inspecter l'usine en toute tranquillité.

A peine était-il sorti du *tonga* ce matin-là qu'un homme surgit par surprise et se jeta tête la première dans la poussière, s'agrippant à la cheville d'Amulya comme s'il était au bord d'un précipice. Amulya essaya de dégager son pied – il sentait que sa chaussette était en train de glisser sur son mollet – et il regarda la nuque de cet individu. Tant qu'il restait collé à ses chaussures de cuir noir parfaitement cirées, il était impossible de l'identifier.

— Allons, lâchez-moi, ordonna-t-il. Que se passe-t-il ? Levez-vous, s'il vous plaît !

— Je vous considère comme à la fois mon père et ma mère, *Sahib*. Vous êtes tout ce que j'ai de plus cher au monde, je n'ai personne d'autre !

Amulya crut enfin reconnaître cette voix pourtant entrecoupée de sanglots désespérés. Quelques jours auparavant, en entrant dans la pièce du conditionnement, il avait entendu la même voix ricaner :

— Le vieux salaud n'est pas venu fouiner par ici aujourd'hui. Tu crois qu'il est mort ?

Celui qui avait parlé était occupé à se gratter, la main dans son *dhoti.*

— Ces vieux tout secs et ratatinés ont la peau dure, avait répondu l'autre.

— Ça veut dire qu'on va vivre cent ans, alors ? s'était esclaffé le premier.

Il s'était tu lorsque Amulya était entré. Amulya n'avait pas souri. Il lui était très difficile d'entretenir avec ses employés des relations familières et décontractées. Il lui était impossible de dire, par exemple : "Au fait, Ramcharan, comment se porte votre fils ? Et votre femme ? Toujours dans son village ? Vous ne courez pas la gueuse, j'espère, pendant qu'elle a le dos tourné ?"

Amulya parvint à libérer son pied.

— Que se passe-t-il, Ramcharan ? répéta-t-il sèchement. Arrêtez de pleurer et de geindre.

Avec son jeu de clés en laiton, il ouvrit un à un les trois cadenas Aligarh qui fermaient la porte de l'usine. Il entra, suspendit son parapluie au crochet habituel et, se tournant vers Ramcharan, se rendit enfin compte qu'ils n'étaient pas seuls.

Une femme se tenait près de la porte. Sa peau sombre contrastait avec son vieux sari jaune sale. Quelques mèches de cheveux éclaircies par le soleil s'étaient échappées de son chignon. C'était une jeune femme fluette,

à peine sortie de l'adolescence, dont le sourire disparut quand Amulya la regarda. Il la reconnut. Il n'avait pas oublié le visage de cette fille qui, deux ans plus tôt, à la fête de la Moisson, lui avait tendu la fleur de la passion pourpre qu'elle portait dans les cheveux. Mais où étaient passés la vivacité, l'éclat, les fossettes, le rire moqueur dont il se souvenait ? Cette femme avait un air famélique, comme souvent ces chiennes errantes affamées qui nourrissent leurs chiots. Elle avait dans les bras un petit paquet mais elle le tenait si mollement qu'Amulya crut qu'il allait tomber. Il comprit que c'était un bébé quand il le vit bouger.

— *Sahib*, elle dit que c'est l'enfant de mon fils. Elle a débarqué ce matin avec ce bébé… Ce n'est pas possible… Mon fils est marié, c'est un bon garçon, il a déjà des enfants… Ce lâche n'a même pas voulu sortir de la maison pour la faire déguerpir ! Qu'est-ce que je vais faire, *Sahib* ? Si je la renvoie dans la forêt, ces sauvages vont nous massacrer à coups de faucille. Ils vont la chasser parce qu'elle a eu une histoire avec un étranger. Elle dit qu'on doit s'occuper du bébé. Mais comment peut-on faire, *Sahib* ? On est pauvres, on a déjà huit bouches à nourrir et un seul salaire. Et que va dire toute la famille ?

Ramcharan parlait de plus en plus fort. Amulya finit par l'interrompre :

— Chut ! Ne criez pas !

Ramcharan s'accroupit dans un coin de la pièce et, la tête sur les genoux, reprit ses jérémiades :

— Ils nous tueront… Ils nous tueront si nous ne gardons pas le bébé.

Amulya feuilletait le livre de commandes et son agenda. Ayant compris que cette journée serait perdue, il griffonna quelques instructions pour le comptable. Il s'installa ensuite à l'arrière d'un *tonga* tandis que Ramcharan et la jeune femme se pressaient à l'avant, aux côtés du conducteur. Puis il regarda défiler la route, les champs et enfin les terrains en friche alors qu'ils se dirigeaient vers l'orphelinat chrétien situé à l'extérieur de Songarh.

Ce soir-là, il rentra chez lui bien après le coucher du soleil. Sa toilette dura longtemps : il lui fallait se débarrasser de toute la sueur accumulée pendant cette longue journée. Il versa de nombreux brocs d'eau sur son corps brun en soupirant d'aise. Il sortit de la salle de bains après avoir enfilé un *dhoti* et une *kurta* qui n'avaient pas été apprêtés ; sa nervosité commençait à diminuer. Il savait que sa belle-fille lui aurait préparé une tasse de thé et un repas. Amulya mangea seul dans la pièce dont le mur côté est consistait en un grand vitrail – c'était une de ses idées –, assis à une table ronde aux pieds en cuivre en forme de pattes de lion – il l'avait achetée aux enchères. Tout en mastiquant, il sentit le nœud qui l'étreignait se défaire peu à peu et la tension de la journée décroître.

Quand il eut terminé sa tasse, il alla se promener dans le jardin. Un doux tapis d'herbe tendre avait remplacé le chiendent et les pousses d'épinards sauvages. Le potager regorgeait de jaques couleur olive qui pendaient aux troncs de grands arbres. Bien au-dessus, les noix de coco formaient des grappes encore vertes ; parfois, l'une d'elles s'écrasait sur le sol dans le silence de l'après-midi. Les jeunes arbres étaient minuscules quand on les avait plantés ; c'étaient de simples rameaux à trois ou quatre

feuilles qui étaient devenus, contre toute attente, des arbres d'une dizaine de mètres. Leurs branchages rivalisaient pour pouvoir se déployer et l'on ne voyait presque plus le ciel à travers la voûte de feuilles.

A l'ombre de ces arbres, Amulya avait fait installer une balancelle sur laquelle il prit place ce soir-là, comme tous les soirs, après avoir fait le tour du jardin. Il avait pour habitude d'inspecter les arbres un à un : il traquait les nouveaux bourgeons, les pousses jaunissantes qui avaient rendu l'âme, les rejets coupés qui semblaient repartir. Il les regardait tendrement, tenté de les caresser et de les flatter comme des animaux de compagnie. Il avait réussi à transformer un terrain sauvage en jardin. Il avait arraché les mauvaises herbes, planté des arbres fruitiers, des arbustes à fleurs et des plantes rampantes. Toutefois, il les avait choisis avec soin, délaissant le rose ardent du *kachnar* et l'orange profond du *tecoma* pour leur préférer des fleurs dont on percevrait la blancheur dans la pénombre et qui embaumeraient l'air de la nuit. Quelques petits pieds d'hier-aujourd'hui-demain étaient la seule note de couleur qu'il avait concédée. Il avait eu du mal à dénicher cette variété de *Franciscea hopeana* qui passait du violet au presque blanc en trois jours et dégageait un parfum délicieux. Le reste du jardin était un pur dégradé de blanc : un *Magnolia grandiflora* à port étalé dont les pétales crème ressortaient sur le vert brillant des feuilles ; un *Jasminum pubescens* dont les fleurs neigeuses pleuvaient tout autour du puits ; un *Jasminum sambac* qui fournissait à Kananbala les bouquets odorants dont elle avait besoin pour ses offrandes. Il y avait aussi quelques gardénias ainsi que deux jasmins d'Himalaya autrement

appelés *Nyctanthes arbortristis* d'après ce qu'il en savait, dont les petits boutons parfumés, une fois éclos, tombaient eux aussi en pluie ; il acceptait la touche orange de leur tige sous la blancheur des fleurs comme une sorte de licence poétique. Contre le mur, il avait planté un lilas de nuit ou *Cestrum nocturnum* censé abriter des serpents ; mais Amulya était prêt à risquer une piqûre pourvu qu'il puisse en respirer les effluves.

Ce soir-là cependant, il ne remarqua pas que la floraison du jasmin du Cap était imminente ni que le manguier serait lui aussi bientôt en fleur. Il n'arrêtait pas de penser à cet enfant naturel, emmailloté dans un sari sale et déchiré, à sa mère qui avait calmé ses pleurs en l'enveloppant dans son propre sari pour lui donner le sein avec une aisance qui semblait être le résultat de plusieurs semaines de pratique et non de quelques jours seulement. Elle était restée apathique, somnolente presque, jusqu'au moment de la séparation. Elle avait alors fondu en larmes et, pendant tout le trajet de retour, elle n'avait cessé de gémir et de hoqueter de chagrin. Des heures plus tard, ce n'était pas le chant des oiseaux qu'Amulya entendait dans le crépuscule mais encore et toujours les sanglots de cette femme. Il avait stoïquement fixé la route tandis que Ramcharan sifflait entre ses dents : "Tais-toi, espèce d'idiote !" Durant tout le voyage, le conducteur n'avait adressé la parole qu'à son cheval comme s'il avait déjà oublié le but peu avouable de cette course ou que, au contraire, il le désapprouvait fortement.

Il faudra que je m'occupe de cet enfant, se disait Amulya. Il s'était installé sur le siège de la balancelle, avait sorti sa pipe et cherchait des allumettes dans sa poche.

Je n'ai pas le choix. Pour les frais… il faudra que je dise au comptable de ne pas oublier de régler l'orphelinat régulièrement. Il se demanda s'il avait besoin de le mentionner dans son testament, de stipuler que l'on devait payer ces frais aussi longtemps que nécessaire. Il décida qu'il fallait le faire. En revanche, il était inutile de parler de cet enfant à quiconque à la maison, pas même à Kamal. Inutile de les exposer à ce genre d'histoires sordides.

De la véranda du premier étage, Kananbala apercevait la tache blanche de sa *kurta* de coton, un peu brouillée dans les couleurs fondues du soir. D'ordinaire, elle n'interrompait jamais ce séjour solitaire dans le jardin mais, ce jour-là, une envie indéfinissable la poussa à traverser l'étendue d'herbe, pieds nus. Il ne la vit pas arriver et quand elle lui demanda "A quoi penses-tu ?", il leva des yeux surpris. Il lui fallut du temps pour reconnaître le visage de Kananbala ; il eut d'abord l'air totalement décontenancé comme s'il faisait face à une inconnue. Il répondit enfin : "Ah, c'est toi. Qu'y a-t-il ?" Puis, comme elle ne disait rien, il pensa de nouveau à l'échéancier qu'il fallait établir pour le petit orphelin, tirant sur sa pipe tandis qu'il visualisait les colonnes de son livre de comptes.

Kananbala resta près de lui une minute ou deux avant de rentrer à la maison. Elle aurait voulu qu'Amulya l'appelle. Mais il demeura silencieux. Elle se retourna une fois : la silhouette immobile et anguleuse de son mari dessinait une ombre sur le siège du jardin, perdue pour elle à tout jamais. Aucune différence entre lui et un de ses arbres, se dit-elle en s'éloignant. La cinquantaine de

mètres qui séparait la véranda du jardin était devenue une immensité infranchissable.

En octobre cette année-là, pour les fêtes, ils eurent la visite de parents de Calcutta : un cousin d'Amulya, son épouse et leurs trois enfants ; cela faisait sept ans qu'ils n'avaient reçu personne. Comme Kananbala avait perdu l'habitude d'accueillir du monde, elle passa tout le mois de septembre à préparer leur venue. Elle découvrit alors qu'elle était plus inquiète qu'enthousiaste, mais elle ne pouvait le confier à personne. Amulya lui aurait rétorqué : "Tu te plains tout le temps. Tu dis que tu te sens seule et, quand nous avons des invités, tu dis que tu n'as pas envie de les voir."

Kananbala garda donc ses plaintes pour elle. De plus en plus souvent, elle parlait toute seule. Cela lui faisait du bien. Elle pouvait aisément se dédoubler et dialoguer avec elle-même des après-midi entiers.

Il y avait une autre complication : les invités arrivaient avec une proposition de mariage. A vingt-quatre ans, Nirmal venait d'obtenir un poste de professeur d'histoire à l'université locale. Ce n'était pas très bien payé mais c'était une université publique. Par ailleurs, c'était le fils d'un homme plutôt fortuné, ce qui faisait de lui un bon parti.

— Pourquoi repousser ce qui doit être fait ? Il a l'âge de se marier. Qu'attendez-vous ? Crois-moi, Amulya, il est tout aussi difficile de trouver une gentille fille, douce et discrète que… que du bon poisson de rivière à Songarh !

Le cousin d'Amulya, occupé à dépiauter un poisson, rit de sa petite plaisanterie. Comme il ne reçevait aucun sourire en retour, il ajouta sur un ton plus conciliant :

— La cuisine de *Boudi* est fameuse mais que veux-tu qu'elle fasse avec le poisson d'ici ? Ce n'est vraiment pas le même que…

— Oui, je sais… le même que celui que l'on pêche dans le Gange, répondit Amulya en essayant de cacher son irritation.

Le séjour des invités touchait à sa fin et ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce type de commentaires sur le poisson.

— La nièce de Nihar… Tu te souviens de Nihar ?

— Oui, je me souviens de lui.

— Eh bien, sa nièce… Voyons voir, elle s'appelle Shanti ou Malati ? Shanti, c'est ça. Shanti a seize ans, et, de ce que j'en sais, c'est une fille agréable, casanière. Je l'ai rencontrée il y a quelques années. Jolie fille. Et son père possède une de ces maisons en bordure de fleuve ! Magnifique ! C'est une famille aisée, comme il faut, même caste que nous, évidemment. Nirmal ne pourrait pas mieux tomber. Ce chutney de tomates n'est pas mauvais mais je crois quand même que rien ne vaut le chutney…

— … de mangues vertes de Calcutta ! Oui, oui, je suis bien d'accord, dit Amulya.

Le cousin eut l'air un peu déconcerté mais cela ne dura pas longtemps.

— Si tu veux, dès que je rentre à Calcutta, je me renseigne discrètement. Qu'en dis-tu ? Et je t'écris dès que je sais ce qu'ils en pensent. Nirmal pourra alors aller la

voir. Je peux l'accompagner… Après tout, il s'agit du mariage de Nirmal !

Le cousin but un verre d'eau en poussant quelques soupirs satisfaits et il se leva.

Ce soir-là, la femme du cousin confia à Kananbala en mordant dans la croûte encore chaude d'une *shingara** :

— Cet endroit où vous vivez… Je crois bien que je ne pourrais pas y habiter. A Songarh, je veux dire. Je sais que c'est une ville propre et déserte alors que Calcutta est sale, grouillante, bruyante… Mais la foule et le bruit, c'est ce qui fait la vie ! Ici, tout est tellement silencieux, j'ai même cru à un moment donné que j'étais devenue sourde !

Elle regarda en direction de Kananbala et ajouta :

— Et je n'ai pas l'impression que l'endroit te réussisse.

— Peut-être…, se hâta de répondre Kananbala, peu disposée à entendre une analyse alarmiste de son état de santé.

— Je sais qu'on peut acheter des *shingara* dans n'importe quel magasin de Calcutta… Ce n'est pas le cas ici. A Shyambazar, je pourrais envoyer un domestique au bout de la rue pour qu'il rapporte un festin de la confiserie. Ici, c'est Manjula et moi-même qui préparons ces douceurs.

— Oh, elles sont tout à fait délicieuses, répliqua la cousine dans un soupir de contentement. Ce qui est fait maison est toujours bien meilleur, non ? Tu sais, on vend effectivement de tout, mais tu imagines ton cousin accepter de manger une *shingara* ou une croquette achetée dans un magasin ? Il a vraiment le don de repérer ce qui n'est pas frais.